

BELSUNCE.

DE BELSUNCE DE CASTEL-MORON (Henri-François-Xavier) naquit, le 4 décembre 1671, au château de la Force, en Périgord, d'Armand de Belsunce, marquis de Castel-Moron, baron de Gavaudan, etc., et d'Anne de Caumont-Lausun. Le jeune Belsunce, quand il eut terminé ses études, à Paris, au collège de Louis-le-Grand, entra dans la *Compagnie de Jésus*, qui dirigeait ce collège. Après avoir enseigné, pendant quelques années, la grammaire et les humanités, il suivit avec distinction les cours supérieurs de philosophie et de théologie, et sortit de la Compagnie, à laquelle il resta toujours attaché de conviction et d'affection. Pourvu par le roi de l'abbaye de la Réole, il fut bientôt choisi par Hébert, évêque d'Agen, pour les fonctions de grand-vicaire, qu'il remplit à la satisfaction de son évêque et de tout le diocèse, jusqu'au temps où il fut appelé lui-même au siège épiscopal de Marseille, le 19 janvier 1709; mais il ne fut sacré que l'année suivante (30 mai 1710). Ce fut dix années après, que, dans ce même mois et presque à pareil jour (27 mai 1720), la peste éclatant à Marseille devait immortaliser le nom de l'évêque Belsunce.

La ville de Marseille comptait déjà dans ses annales dix-neuf pestes mémorables. La plus ancienne qui eût été connue était de l'an 49 avant Jésus-Christ. César en parle dans ses *Commentaires* : il dit que les Marseillais, quand ils se rendirent aux Romains, étaient en proie aux horreurs de la peste. La seconde (503 après Jésus-Christ) a été décrite par Aimoin. Grégoire de Tours fait mention de la troisième (588) : il dit que cette peste avait été apportée à Marseille par un navire qui venait d'Espagne, chargé de diverses marchandises, qui furent achetées par les habitants; que la première maison attaquée resta entièrement vide par la

mort des personnes qui y étaient; que le mal ne se répandit pas d'abord dans les maisons, mais qu'après avoir suspendu quelque temps sa fureur, il fit tant de ravages, que les moissons séchaient sur la terre, faute de moissonneurs, et les raisins sur les vignes jusque dans l'hiver, faute de personnes pour les cueillir. Il ajoute que cette peste, après avoir cessé deux mois, recommença comme auparavant, et que le peuple, qui était revenu de la campagne avec tant de confiance, périt par cette espèce de rechute. Le même auteur parle de la quatrième (591). La cinquième est marquée dans la *Chronique de Saint-Victor*: c'est la grande Peste noire, ressemblant beaucoup au Choléra de 1832. Elle enleva le tiers des habitants de Marseille et ravagea toute la terre pendant trois ans (1347-1350). Des villes et des villages restèrent sans habitants. La belle Laure, tant célébrée par Pétrarque, fut au nombre des victimes.

Dans l'espace de deux siècles (xv^e et xvi^e), Marseille fut treize fois ravagée. Pendant la peste de 1476, les consuls étaient dans la ville et remplirent honnêtement leur devoir. Leurs successeurs, en 1484, s'étaient montrés moins courageux, et avaient pris la fuite, abandonnant l'administration de la ville. Dans les trois années 1505, 6 et 7, la peste s'était déclarée trois fois dans la ville, qui fut encore ravagée en 1527. A l'apparition de la douzième (1530), tous les habitants avaient quitté la ville. Le premier consul, Charles de Montaux, étant alors à la cour pour les affaires publiques, ses collègues avaient abandonné la ville, mettant à leur place trois proconsuls. Les magistrats de Marseille devaient, en d'autres temps, montrer plus de dévouement et de courage. La peste de 1547, selon les remarques du temps, n'enleva que huit mille personnes. Celles de 1556 et 57 n'avaient fait

que peu de progrès par un froid rigoureux. Il n'en avait pas été de même de la peste de 1580, qui, jointe à la famine, avaient levé plus de trente mille personnes. Le Viguier et le premier consul s'étaient enfuis; mais d'autres citoyens s'étaient sacrifiés, réparant noblement la faute de ceux qui devaient leur donner l'exemple. L'année suivante (1581), la peste reparut subitement avec fureur, et effraya tellement le peuple, qu'à sa nouvelle apparition (1586), elle rendit la ville déserte en trois jours. L'année suivante (1587), nouveau fléau, et la population s'enfuit de même. Pendant la peste de 1630, le premier et le deuxième consuls, MM. Léon de Valbel et Nicolas de Gratian, s'honorèrent par leur dévouement. La dix-neuvième peste fut celle de 1649, du mois de juin à février de l'an 1650. Tels étaient les antécédens de la vingtième peste qui désola Marseille, en 1720.

Ce fut le 25 mai 1720, que le vaisseau d'un capitaine Chataud, arrivant de Séide, de Tripoli de Syrie et de Chypre, arriva aux îles du château d'If, après avoir perdu six hommes de son équipage pendant la traversée. Le 27, un de ces matelots meurt à bord; le 12 juin, le garde de quarantaine, sur ce navire, succombe. Ce n'est que vers le 23 juin, que la peste se communique à des portefaix, et c'est du 10 au 15 juillet seulement, que le fléau se propage dans la ville. On a conservé, dans un extrait du *Mémoire de la Chambre de conseil de l'Hôtel-de-ville de Marseille*, le récit de tous les évènements de cette peste fameuse, inscrits jour par jour, depuis le 25 mai jusqu'au 10 décembre 1720, par le sieur Pichatty de Croissainte, Conseil et Orateur de la Communauté, et Procureur du Roi, de la Police. Dans cette chronique figurent honorablement plusieurs noms des notables Marseillais. On les retrouvera, avec les détails les plus intéressans des mesures administratives prises pendant la durée de la maladie, dans l'article du Chevalier ROZE, qui méritait bien une place dans notre histoire des *Hommes utiles*.

Dans la simple narration du Magistart marseillais, la description des progrès de la contagion est déchirante. Dès

le milieu du mois d'août, la ville de Marseille offrait déjà le tableau que trace son évêque dans l'un de ses mandemens. « Sans entrer dans le secret de tant de maisons désolées par la peste et par la faim, où l'on n'entendait que des gémissemens et des cris; où des cadavres, que l'on n'avait pu faire enlever, pourrissaient depuis plusieurs jours auprès de ceux même qui n'étaient pas encore morts, et souvent dans le même lit, étaient pour ces malheureux un supplice plus dur que la mort elle-même; sans parler de toutes les horreurs qui n'ont pas été publiques, de quels spectacles affreux, pendant quatre mois, n'avons-nous pas été et ne sommes-nous pas encore les témoins? Nous avons vu tout à-la-fois toutes les rues de cette ville bordées des deux côtés de morts à demi pourris, et si remplies de hardes et de meubles pestiférés, jetés par les fenêtres, que nous ne savions où mettre les pieds. Toutes les places publiques, toutes les portes des églises étaient traversées de cadavres entassés, et en plus d'un endroit mangés par les chiens. Combien de fois, dans notre très amère douleur, nous avons vu ces moribonds tendre vers nous leurs mains tremblantes, pour nous témoigner leur joie de nous revoir encore une fois avant que de mourir, et nous demander ensuite avec larmes notre bénédiction et l'absolution de leurs péchés! »

Le 24 août, écrit l'auteur du *Mémoire*, « le nombre des morts, dans la journée, a dépassé le nombre de mille. Il n'est pas besoin de prier M. l'évêque de faire cesser les offices dans les églises: elles sont toutes fermées; plusieurs ecclésiastiques ont pris la fuite, et une partie même des curés. Pour des religieux, il devient difficile d'en trouver pour faire les fonctions de commissaires dans les quartiers qui en sont dépourvus. Il n'y a que le père Milay, jésuite, qui, ne trouvant jamais trop à faire pour cette fervente charité dont il a toujours été animé, vient offrir de se charger des fonctions de commissaire à la rue de l'Escale et à tous ses environs, quartier que personne n'a encore osé prendre, parce que c'est le

siège le plus enflammé de la peste, et qui est même comme interdit et barricadé avec des corps-de-garde aux avenues, pour que personne n'y entre ni n'ensorte. On y établit le saint religieux, qui ne cessa d'y confesser les malheureux pestiférés, et d'y faire des actes de la piété la plus héroïque jusqu'au moment où le fléau l'atteignit lui-même et ravit à la religion ce nouvel apôtre. » Honneur à la mémoire du Jésuite Milay, dont le nom a disparu de presque toutes les relations !

« Le 31 août, dit toujours le rédacteur du *Mémorial*, les hôpitaux de peste ne sont plus assez grands pour recevoir le nombre des malades qui s'y présentent en foule. Sitôt que, dans une maison, une personne se sent frappée de ce mal, elle devient à l'instant un objet d'horreur et d'effroi à ceux même qui en sont les plus proches. La nature oubliant les lois de la chair et du sang, on prend le barbare parti ou de jeter le pauvre malade hors de la maison ou de s'enfuir, l'abandonnant tout seul, sans secours, en proie à la maladie, à la faim, à la soif, à tout ce qui peut rendre la mort la plus cruelle. Les femmes en usent ainsi envers leurs maris, les maris envers leurs femmes, les enfans envers leurs pères et mères, et ceux-là envers leurs enfans. C'est de là que l'on voit ce nombre infini de malades de de tout âge, de toute condition, étendus dans les rucs et les places publiques. »

À la date du 4 septembre : « presque tous les religieux et prêtres qui assistaient les pestiférés ont péri. On compte déjà parmi ces victimes quarante-deux Capucins, trente-deux Observantins, vingt-neuf Récollets, vingt-deux Augustins réformés, vingt-un Jésuites, dix Carmes-déchaussés, et la plupart des vicaires des Chapitres et des Paroisses. Le clergé marcellais n'a qu'à prendre exemple sur son évêque. Dès le commencement de la contagion, on l'a pressé de sortir de la ville, pour tâcher de se conserver au reste de son diocèse : il a rejeté tous ces conseils ; il reste avec une fermeté inébranlable prêt à donner sa vie pour son troupeau ; mais il ne se borne pas à rester aux pieds des autels prosterné, et à lever les mains au ciel.

Sa charité est active, il est tous les jours sur le pavé de tous les quartiers de la ville, et va partout visiter les malades dans les plus hauts et les plus sombres appartemens des maisons ; dans les rues, à travers les cadavres, sur les places publiques, sur le Port, sur le Cours. Les plus misérables, les plus abandonnés, les plus hideux, sont ceux auxquels il va avec le plus d'empressement et sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison. Il les approche, les confesse, les exhorte à la patience, les dispose à la mort, verse dans leurs âmes des consolations célestes, et laisse à tous des fruits abondans de sa généreuse charité, répandant de l'argent partout. Plus de 25,000 écus (en deux mois) ont déjà coulé de ses mains, et il cherche encore à tout engager, pour en pouvoir répandre davantage. La mort a respecté ce nouveau Charles Borromée ; mais elle l'a toujours environné et a fauché jusque sous ses pieds. La peste gagne son palais : la plupart de ses officiers et domestiques en sont frappés. Il est contraint d'aller prendre retraite en l'hôtel du Premier Président. La peste l'y poursuit encore et n'attaque pas seulement le reste de ses domestiques, mais deux personnes, qui lui sont très chères par leurs mérites distingués, et qui sont ses aides dans ses saintes peines, le père de La Fare, Jésuite, et le sieur Bougerel, chanoine de la Major. S'il a la consolation de voir réchapper le premier, il a la douleur de voir expirer l'autre : tout cela cependant ne l'ébranle pas, etc. »

Que peut-on ajouter à ces lignes, que sans doute on ne trouvera suspectes d'adulation ? Le Marseillais les a écrites le 4 septembre. Le lendemain, l'évêque et lui pouvaient être au nombre des morts. En face de la mort, les flatteurs se taisent.... L'extrait suivant d'une réponse du pieux prélat au chanoine Plomet de Montpellier, peut donner quelque idée de la sérénité et de la modestie de l'intrépide Belsunce. Cette réponse est du 18 octobre.

« Il est vrai, monsieur, qu'étant enveloppé, depuis quatre mois, des ombres de la mort, voyant sans cesse des morts et des mourans, voyant chaque

BELSUNCE.

jour al àttré à mes côtés tout ce qui m'approche de plus près, ayant perdu tous ceux qui avaient le zèle de venir avec moi confesser et consoler les malades exposés dans les rues ; il est vrai que je suis digne de toute votre compassion ; mais je ne mérite en aucune façon toutes les louanges que vous me prodiguez. Je n'ai point vendu ma crose ni ma vaisselle, comme on vous l'a dit, monsieur. Je n'ai point de vaisselle et je n'ai trouvé aucun acheteur de mes meubles et autres choses que je voulais vendre. Ainsi, il m'a fallu recourir à d'autres moyens qui m'ont été plus efficaces, et mes proches et mes amis ont eu la charité de me secourir dans cette triste occasion, de sorte que, par la grâce du Seigneur, quoique je n'aie pu rien vendre, j'ai pu secourir mon cher troupeau..... Le mal, Dieu merci, est très considérablement diminué : je vais partout à présent sans trouver de cadavres ni de malades à confesser, rien que des aumônes à faire, et nous commençons à respirer ; mais la main du Dieu de justice s'appesantit encore sur moi. J'ai perdu onze personnes chez moi ; j'en ai encore cinq malades. Dieu vient de m'enlever le seul de mes chanoines, qui avait eu le zèle et l'amitié de ne me quitter pas, etc.»

Ce fut le 1^{er} novembre, fête de Tous les Saints, que le pieux évêque, émule de saint Charles Borromée, qui en avait donné l'exemple, dans Milan, à pareil jour de la Toussaint, sortit en procession, nu-pieds et portant la croix entre ses bras et la corde au cou, comme se chargeant de tous les péchés du peuple, et célébra la messe en public, sur un autel qu'il avait fait dresser au bout du Cours, du côté de la porte d'Aix. L'exhortation qu'il adressa aux assistants fut souvent interrompue par ses larmes et celles de l'auditoire. La consécration de la ville au Sacré Cœur de Jésus eut lieu dans cette cérémonie. La relation du *Mémorial* s'arrête au 10 décembre 1720. La déclaration officielle de la cessation de la peste ne fut faite cependant que le 30 septembre de l'année suivante (1721). Le nombre des victimes s'élevait à plus de cinquante mille personnes : c'était plus que la moitié de

la population de la ville, et beaucoup de familles avaient pris la fuite.

La cour, croyant récompenser Belsunce, lui offrit, en 1723, l'évêché de Laon, avec titre de duc et la seconde pairie de France. Le duc de Saint-Simon, qui a traité Belsunce avec beaucoup de dureté, dans ses mémoires, rend hommage du moins au désintéressement dont le prélat fit preuve en cette circonstance. Belsunce, six ans après, refusa de même l'archevêché de Bordeaux (1729) et fut enfin décoré du *Pallium* par le pape Clément XII (1731).

Il serait triste d'insister sur la part que Belsunce a prise aux controverses d'un Père Girard ou d'un Père Pichon, et sur ses démêlés avec les PP. de l'Oratoire. Son zèle immodéré dans les querelles sur la bulle *Unigenitus* et ses refus de sacrements lui attirèrent cette exclamation du Régent : « Voilà un saint qui a bien de la rancune ! » Fondateur d'un collège dont il donna, il est vrai, la direction aux Jésuites ; membre de l'Académie de Marseille, qu'il protégea, et écrivain ecclésiastique médiocre, Belsunce, chéri et vénéré des Marseillais, termina au milieu d'eux sa longue et honorable carrière, le 4 juin 1755.

Pope, dans son *Essai sur l'Homme*, avait consacré de beaux vers à Belsunce. Le poème de Millevoye sur la *Peste de Marseille* a été couronné, en 1810, par l'Institut. La ville de Marseille, en 1821, a dignement célébré l'anniversaire séculaire du dévouement de Belsunce en votant l'érection d'un monument à sa mémoire, dans l'église de Saint-Ferréol dont la reconstruction fut alors résolue et dont Belsunce autrefois avait béni la première pierre. Le superbe bas-relief de la *Peste de Milan* et le tableau fameux de la *Peste d'Arles* ornaient à Marseille la salle des délibérations du Conseil de santé. Le tableau, non moins admirable de la *Peste de Marseille*, dont l'illustre auteur vient de faire don au Comité marseillais, va enrichir cette collection magnifique, due au génie de la Sculpture et de la Peinture chez les Français, à PUGET, DAVID et GÉRARD.